

bank pouvait provoquer de complications dans l'avenir.

Aussi personne à Camdless-Bay ne songerait-il à blâmer James Burbank, si ce n'est, sans doute, le régisseur Perry, lorsqu'il serait au courant de ce qui venait de se passer. Mais il était en tournée pour le service de la plantation et ne devait rentrer que dans la nuit.

Il était déjà tard. On se sépara, non sans que James Burbank eût annoncé que, dès le lendemain, il remettrait à ses esclaves leur acte d'affranchissement.

— Nous serons avec toi, James, répondit Mme Burbank, quand tu leur apprendras qu'ils sont libres!

— Oui, tous! ajouta Edward Carrol.

— Et moi aussi, père? demanda la petite Dy.

— Oui, ma chérie, toi aussi!

— Bonne Zermah, ajouta la fillette, est-ce que tu vas nous quitter après cela?

— Non, mon enfant! répondit Zermah. Non! Je ne t'abandonnerai jamais!

Chacun se retira dans sa chambre, quand les précautions ordinaires eurent été prises pour la sécurité de Castle-House.

Le lendemain, la première personne que rencontra James Burbank dans le parc réservé, ce fut précisément M. Perry. Comme le secret avait été parfaitement gardé, le régisseur n'en savait rien encore. Il l'apprit bientôt de la bouche même de James Burbank, qui s'attendait du reste à l'ébahissement de M. Perry.

— Oh! Monsieur James!... Monsieur James!

Le digne homme vraiment abasourdi, ne pouvait trouver autre chose à répondre.

— Cependant cela ne peut vous surprendre, Perry, reprit James Burbank. Je n'ai fait que devancer les événements. Vous savez bien que l'affranchissement des noirs est un acte qui s'impose à tout Etat soucieux de sa dignité...

— Sa dignité, Monsieur James! Qu'est-ce que la dignité vient faire à ce propos?

— Vous ne comprenez pas le mot dignité, Perry. Soit! disons: soucieux de ses intérêts.

— Ses intérêts, ... ses intérêts, Monsieur James! Vous osez dire: soucieux de ses intérêts!

— Incontestablement, et l'avenir ne tardera pas à vous le prouver, mon cher Perry.

— Mais où recrutera-t-on désormais le personnel des plantations, Monsieur Burbank?

— Toujours parmi les noirs, Perry.

Mais, si les noirs sont libres de ne plus travailler, ils ne travailleront plus!

— Ils travailleront, au contraire, et même avec plus de zèle, puisque ce sera librement, et avec plus de plaisir aussi, puisque leur condition sera meilleure.

— Mais les vôtres, Monsieur James! les vôtres vont commencer par nous quitter!

— Je serai bien étonné, mon cher Perry, s'il en est un seul qui ait la pensée de le faire.

— Mais voilà que je ne suis plus régisseur des esclaves de Camdless-Bay?

— Non, mais vous êtes toujours régisseur de Camdless Bay, et je ne pense pas que votre situation soit amoindrie parce que vous commanderez à des hommes libres au lieu de commander à des esclaves.

— Mais...

— Mon cher Perry, je vous préviens qu'à tous vos "mais" j'ai des réponses toutes prêtes. Prenez donc votre parti d'une mesure qui ne pouvait tarder à s'accomplir, et à laquelle ma famille, sachez-le bien, vient de faire le meilleur accueil.

— Et nos noirs n'en savent rien?...

— Rien encore, répondit James Burbank. Je vous prie, Perry, de ne point leur en parler. Ils l'apprendront aujourd'hui même. Vous les convoquerez donc tous dans le parc de Castle-House, pour trois heures après midi, en vous contentant de dire que j'ai une communication à leur faire.

Là-dessus, le régisseur se retira, avec de grands gestes de stupéfaction, répétant:

— Des noirs qui ne sont plus esclaves! Des noirs qui vont travailler à leur compte! Des noirs qui seront obligés de pourvoir à leurs besoins! C'est le bouleversement de l'ordre social! C'est le renversement des lois humaines! C'est contre nature! Oui! contre nature!

Pendant la matinée James Burbank, Walter Stannard et Edward Carroll allèrent en break visiter une partie de la plantation sur sa frontière septentrionale. Les esclaves vauquaient à leurs travaux habituels au milieu des rizières, des champs de caféiers et de cannes. Même empressement au travail dans les chantiers et les scieries. Le secret avait été bien gardé. Aucune communication n'avait pu s'établir encore entre Jacksonville et Camdless-Bay. Ceux qu'il intéressait d'une façon si directe ne savaient rien du pro-

jet de James Burbank.

En parcourant cette partie du domaine sur sa limite la plus exposée, James Burbank et ses amis voulaient s'assurer que les abords de la plantation ne présentaient rien de suspect. Après la déclaration de la veille, on pouvait craindre qu'une partie de la populace de Jacksonville, ou de la campagne environnante fût poussée à se porter sur Camdless-Bay. Il n'en était rien jusqu'alors. On ne signala même pas de rôdeurs de ce côté du fleuve, ni sur le cours de Saint-John. Le *Shannon*, qui le remonta vers dix heures du matin ne fit point escale au pier du petit port et continua sa route vers Picolata. Ni en amont, ni en aval, il n'y avait rien à craindre pour les hôtes de Castle-House.

Un peu avant midi, James Burbank, Walter Stannard et Edward Carroll repassèrent le pont de l'enceinte du parc et rentrèrent à l'habitation. Toute la famille les attendait pour déjeuner. On était plus rassuré. On causa plus à l'aise. Il semblait qu'il se fût produit une détente dans la situation. Sans doute, l'énergie des magistrats de Jacksonville avait imposé aux violents du parti de Texar. Or, si cet état de choses se prolongeait pendant quelques jours encore, la Floride serait occupée par l'armée fédérale. Les anti-esclavagistes, qu'ils fussent du Nord ou du Sud, y seraient en sûreté.

James Burbank pouvait donc procéder à la cérémonie d'émancipation, — premier acte de ce genre qui serait volontairement accompli dans un Etat à esclaves.

Celui de tous les noirs de la

plantation qui éprouverait le plus de satisfaction serait évidemment un garçon de vingt ans, nommé Pygmalion, — plus communément appelé Pyg. Attaché au service des communs de Castle-House, c'était là que demeurait le dit Pyg. Il ne travaillait ni dans les champs ni dans les ateliers ou chantiers de Camdless-Bay. Il faut bien l'avouer, Pygmalion n'était qu'un garçon ridicule, vaniteux, paresseux, auquel, par bonté, ses maîtres passaient bien des choses. Depuis que la question de l'esclavage était en jeu, il fallait l'entendre déclamer de grandes phrases sur la liberté humaine. A tout propos il faisait des discours prétentieux à ses congénères, qui ne se gênaient pas d'en rire. Il montait sur ses grands chevaux, comme on dit, lui qu'un âne eût jeté à terre. Mais, au fond, comme il n'était point méchant, on le laissait parler. On voit déjà quelles discussions il devait avoir avec le régisseur Perry, lorsque celui-ci était d'humeur à l'écouter, et l'on sent quel accueil il allait faire à cet acte d'affranchissement qui lui rendrait sa dignité d'homme.

Ce jour-là les noirs furent prévénus qu'ils auraient à se réunir dans le parc réservé de Castle-House. C'était la qu'une importante communication leur serait adressée par le propriétaire de Camdless-Bay.

Un peu avant trois heures, — heure fixée pour la réunion — tout le personnel, après avoir quitté ces baraquons, commença à s'assembler devant Castle-House.

(à suivre)